

31. Loups
(La laisse de leatur)

Lézard et Serpent d'abord ;
L'orage au ciel, la rage au sol
Sur Marie Gay, défigurée
Sous la lune, en prairie fraîchie de six heures,
Et frise des bois glacés.

C'est du cirque où marche un ours
Chocolant ventre d'un an, de Limoges,
Que les montreurs de ménagerie
Ont lâché une louve enragée, bavante.
« Empeste au diable, ch'tit chien noir ! »

Neuf jours badés, neuf jours barrés,
Neuf jours de chair, neuf nuits de sang,
Loups renaissant parmi les failles,
Trois mois sur l'herbe et trois sur vent,
Ayant réduit enfant en bouillie pour croire,

Pour surgir. Cachés en ronces et faits de bords,
Eux, enhardis d'impunités en leurs aziles,
Dépècent dans l'Initiation d'autres viandes ;
Et les fleurs blanches dont abonde
Le ciel défait, vibrent à leurs dents d'acacias.

Pièges au Nord, pendaisons au Sud.
Ouvre le hasard du tonnerre urgissant,
Bergère, forge angoissante, rougissant noir,
Préface de chair pour ta figue
Et tafigure, ta gorge ;
Le tombeau de peur sous tes reins !

Noël a mis les ouailles au pré,
Et le loup en a mangé deux !
Huées et battues !
Voilà Foulatier l'tueux d'loup !
Taillis, fourrés d'épineux, foarre,
Sont impénétrables.

*

Les loups sont là, Diotima,
 À boire sous la ramée, loin de la cornemuse,
 À Neuvy, le Précieux Sang de Pâques ;
 Garde t'en, avec ta fourche à deux doigts,
 Connais les paroles !

Toutes ébahies, les biches fauves,
 Temps d'Epoptie, toute origine
 Où vont loups gris.
 Le rubis d'amour sur la langue
 Saigne le copal à minuit.

Haloirs : les loups détruisent les chiens.
 La pâte monte. Nouît et les beufes
 Sont bouffés dans les pacages,
 Les chevaux dévorés dans les régions des Forges
 Sous les attelages, à la course.

Montent de toutes misères ces terreaux jamais
 Plus humides qu'eux ;
 Machoires tirant sur les quartiers, vers le bas,
 Se repaissant des tripailles des douves,
 Traînant foies de porcs et cervelles d'agneaux.

Désordres, ferrailles avec les nappes...
 Ils rôdent autour des abattoirs,
 Marchent, le soir tombé, depuis le village et le cirque démonté
 Jusqu'à une autre place, imbibée de sang,
 Récemment !

Au détour, l'un perd son morceau, mord
 Marie Gay, qui meurt des suites ;
 Ou Henri, plus tard, reculant jusqu'aux Allées,
 Laisant dans le nouveau sentier
 Pouce et oreille gauche.

Ils engueulent les enfants
 Ou les bras.
 Loups jaunes pâles, oinces, saints loups, bleiz !
 Cours, Loup, à travers la mémoire
 De la lutte !

Macchabées de jeunes mineurs de Fosse
Te saluent.
La toile d'araignée de tes zones couvre
Bien au-delà du département,
Fausse Sologne.

Boischaut de landes et de bouchures,
De traînes et de boqueteaux ; bocages,
Accumuils de brillats, tertons, sciures, ressons,
Berzingues (ressorts défaits), petits terrains, bourritoires,
Argile de la Brenne, de sable et d'étangs.

*

Battues aux vents frais, alizés sous épicéas ;
« Elzéas... Ça existe ? » demandent-elles, bergères,
Sur ces brandes de bruyères et genêts.
Les hauts-fourneaux trouent les fièvres stagnantes ;
Par cette lumière de bâche tout erre.

Voici la mer âpre où se perdent tous les chemins,
Cloaque des labyrinthes en fougères démesurées ;
Loups noirs et fauves, fauves clairs,
Certains gris roux aux gorges blanches,
Et ceux-là, plus blancs que l'hiver !

*

«Normands, chassez-vous les fouines et les putois
Dans les départements de Novembre ?
Voilà mes chiens partis dans les Gros Bois.»
Dans le foid net j'écoute leurs échos fuselés,
À guetter, sur le bord de fable de la page.

Ceux dont la puissance ne s'amointrit dans l'enlèvement
Des grenouilles, des campagnols, des fruits
Pris aux moiteurs des fourrés ou
Aux soleils de seigle des champs d'Issoudun,
En hiver, tous leurs sens s'aiguisent.

On perd des trous par tous les bouts, étuis chargés,
Barjos ventrous. La Guerre, Diotima, qui garde
L'ignominie qui gelait, la lache,
Et avec elle tous les loups

Sur les champs de forges des Morts !

Plus d'animaux gentils en température,
Vifs au gaz, aimables, mais
Des fanaux roux sur les décombres de langue
Aux formes meringuées, lointaines,
Alutacées, données au temps.

Voici les récits de C., de A., de Sylvie,
Muses ombellifères des pâtres (*Sylvie*, surtout !);
Qu'un vide afflue en certaines,
Fouleuses de draps, c'est certain !
« Je me souviens, dit Jean Guillot, ce hère,
Ouvrier du Bois des Tailles et du Pré aux Rubans,

Des quantités sortant des rouilles de l'étang,
Mieux prodigieuses que paquets d'usines !
Et de l'accent aigu dont deux loups
Partis des bois de Valençay,
Au sol laissèrent, comme on sue blanc,

Leur vomi tendre des dindons de Marolles.
Je vous dirai les luparii de Charlemagne
Que Le Grand Veneur organise (leur habit bleu,
Leur veste et leur culotte chamois, leur chapeau retapé,
Leur couteau de chasse en argent);

Les charges oncassées
Roses, et sinon les luettes oubliées des déglutisseurs
Aux derniers jours de foire à Buzançais,
Devant la gare, à l'arrivée du train,
Volant parmi les volailles affolées, dans un grand bazar bucolique.

De grands vieux loups, je vous répèterai
(Des Bois de Prises et de Devant),
La marelle de flaques rouges parmi des caissons de neige ;
L'oche et la touche au loup
De crimes et de couteaux pour bien faire ;

Je vous dirai la ruelle où sont jetées lasses les entrailles
Du ciel (vers dérivés vers son pourri),

Les chaînes de cabanons de la Forêt d'Azay,
 Le Bois de la Brosse où chassons
 L'f des laisses et l'l des chansons ;

Dirai le Carrefour des Cent Loups : écharpes de viande au Levant,
 Dépouilles heureuses de bœufs chus,
 Scansions d'os et précipités de hâchis
 À remplir des coupes givrées roses sous un vert rameau, dans un
 Repli déteint du tissu d'Air ;

Je sais le cri type métal de l'Étang de Petteloup,
 Puis les mares, depuis les tentes de bruyère
 Où mugissent Danois et leurs molosses aux ris crispés,
 Les remuements secoués travers
 (Lisibles dans sa tête à elle, fermière). »

*

Là où se trouve un repère de loups,
 La fosse est vide de leurs noms,
 Sinon bruits confus et frémissements.
 Quel tour de froid ! On use de charmes et de cercles`
 (La patenôtre du loup tant qu'il fume !)

C'est Fournier et Narcisse qui tuent le plus.
 On a su les intéressés, armés de lanternes à vitres de corne,
 Jusqu'à retrouver la jument noire enfargée de Lycos
 (Au derme rude), qu'un lui lappa,
 Plus loup que lui-même.

Et l'orage venant,
 Leurs crânes de tous décalottés au petit frimas aigre
 Qui sont. Toussent maigres près des naseaux fumants ; et,
 Sous son entrave brillante, là
 Le Grand Loup Mort !

Énombragée bleue de plaies,
 Voici la tête de loube qui grossit l'Indre
 Le 5 Prairial à une heure ;
 Sur le quai vous éveille de puanteur,
 Et demain farcie de vers blancs en pleine chaleur à la Préfecture !

Le cadavre du chien, de vingt trous au couteau

Est percé (On introduit la noix vomique en décembre ;
 Mercure dans la trachée de la douleur),
 Enterré dans le fumier, macérant trois jours,
 Puis suspendu à une haute branche de chêne, par le rable.

Il est attaqué, où niche religieux le poison
 (Comme ailleurs, au creux des vieux pieux, les brebis molles),
 Du loup qui saute.
 « Bestre, Maistre,
 Quelle outre de conjugaison chaumieuse ! »

*

Fourches de fer aux Noirs de Fonds, les jours fériés,
 Tambours à travers les halliers
 Quand le vent soufflait Est 1/4 Nord ;
 Une pluie effroyable d'un nombre inconsidéré
 S'enfonça vers le sépulcre du Bois du Gouffre.
 Loups enhardis de manière expansive
 Par l'impunité des grands futs de Mirans.

Fouillis des batteurs qui brettent sous les épines qu'ils craignent,
 Entre les branches mouillées,
 Quémangent à coucher dans des domaines,
 S'exténuent de fatigue et de faim
 (Parfois les chiens viennent aussi) ;
 Lorsqu'une ligne rejoint l'autre, tout est fini.

*

« Villes antiques et mythiques, magasins de l'aube du siècle,
 Merveilles des cités du Nord où les rivières débordantes ;
 Oui, j'ai vécu le temps des Loups, dit l'Escholier,
 De la tuberculose et des sommets bués d'octobre,
 Des irruptions de fièvre aux premiers abats d'eau.
 Le loup se tourne et nous regarde,
 Et pas un n'osa le tirer.
 Quand je fus seul, il me suivait,
 Pour me quitter au petit jour. »

Cornemuseux meneurs de meutes
 Aux recrudescences des neiges,
 C'est Jean Daudon qui mit le loup dans la chambre,
 Ou Jean Baudet de la Ligne ;
 Mais le nomade montreur, c'est mon ami *Chicano*.

Lui, bâton blanc tant secoué parmi l'odeur insupportable,
 Qui adore les mœurs féroces,
 L'odieuse errante inutilité
 De la calimé terminologique,
 Il trouve toujours leurs quartiers,
 En interdisant qu'on le suive.

*

Pour le brûlé qui se retourne sur le dos à l'Hospice,
 (Couvert de la sueur du cauchemar, mais sauvé !)
 Les loups brous grossissent en mourant...
 Il siffle, et les hurlements vers Chantôme
 L'accompagnent dans la clairière autour d'un feu sans foyer
 (Il a tout perdu en dormant, sauf sa vie) ;
 Le mènent jusqu'au grenier du cerveau,
 L'escortent sur les chemins sinueux
 De la mémoire ; mais s'il tombe dans l'oubli à travers les énoncés,
 On le dévore !

Le renard joue du violon, tandis que nous accourons,
 Attirés par l'odeur tragique des embas ;
 Ceux qui reviennent de la noce gamment de leur outils
 Pour nous éloigner
 (L'article qu'on vit attaché aux têtes sur la table !)

*

Enfin
 Moment exceptionnel de douceur humide de l'air,
 Diotima ! (Irritée d'insectes, on ne peut être en paix avec soi !).
 En sommeil, à lire les loups
 Impossibles à capturer.

Évite la dent du loup, Diotima, les oreilles dressées, le soir qui tombe !
 Donne un coup de coudrier blanc, prends les sabots,
 Frotte les clous, Diotima ! De la lumière, de la poudre, du feu !
 Rattrape la brebis par la tête à la Maison des Loups,
 Quand lui tire par la barbiche !

*

Diotima se décoiffe, ôte son corsage blanc et s'offre à lui, cheveux épars.
 Ainsi fuit le Dernier des Loups
 Où tous les mythes aspirants se donnent, au Bon Dieu Rouge.
 Il se fit photographe en Brenne avec elle

Puis mourut, gueule serrée sur son poignet.
C'est aussi en Grand Hiver de 56, au Blanc, dans les topinambours,
Qu'on vit l'avant-dernière louve.

1979.